

XYZ. La revue de la nouvelle

Leçon de choses

Monique LaRue



Numéro 15, août–automne 1988

La laideur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3097ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

LaRue, M. (1988). Leçon de choses. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (15), 25–29.

Leçon de choses

Monique LaRue

Le jour de mes vingt ans, j'entrai chez un coiffeur à la mode, et le priaï de couper la longue chevelure blonde qui me donnait l'air d'une fée, et qui faisait la fierté de mon père. Lorsque j'eus les cheveux au goût du jour, courts, hérissés, et défiant la gravité, je poussai la fantaisie plus loin et demandai qu'on me les teigne en vert. J'achetai, dans une boutique spécialisée, un collier pour chien, garni de pointes d'acier, et le mis autour de mon cou. De retour à la maison, je revêtis une chemise que j'avais auparavant lacérée, et entachée irrégulièrement, avec un mélange d'encre violacée et d'eau de Javel. Ainsi transformée, vêtue de ce haillon et de collants noirs, chaussée d'espadrilles phosphorescentes, je me munis d'une bouteille de bière, que je buvais au goulot lorsque je fis, avec une fausse désinvolture, une entrée remarquée dans le cercle de la famille, réunie pour mon anniversaire. Ma mère, femme d'humour, alluma des chandelles noires sur mon gâteau. Mais le lendemain, elle annula un rendez-vous d'affaires, pour me convier à luncher dans un infâme snack-bar, situé en plein milieu de la ville, dans une déclivité.

Le jour de mes vingt ans, me raconta alors ma mère, attablée, devant moi, dans l'odeur des frites au vinaigre et des hot-dogs à la vapeur, je quittai la demeure de mes parents et emménageai dans un appartement, non loin d'ici, en compagnie d'une vendeuse de souliers et de deux ou trois de ses copines. Pour gagner la vie de bohème que j'entendais mener, je me fis embaucher comme serveuse dans un café, qui était alors le lieu de rendez-vous des jeunes gens en colère, et qui se situait ici même, dans cette pente qui avait, déjà, mauvaise réputation.

Il était dans l'esprit de l'époque de s'habiller en noir, de porter les cheveux longs et droits, de souligner la paupière d'une épaisse ligne de kôhl, à l'égyptienne, et de maquiller sa bouche en blanc. Je me conformai, et devins rapidement la maîtresse d'un des piliers de ce café, qui était fréquenté par les membres d'un mouvement politique particulièrement intransigeant. Mon amant, le chef d'une cellule du parti, était un garçon plus âgé que moi d'une dizaine d'années, un homme déjà, hargneux et amer, qui aimait me faire rougir, et humilier la petite fille que j'étais en me parlant avec grossièreté, ce dont je ne trouvais rien de mieux que de

rire, avant que de pleurer en cachette, dans mon lit, le soir, en priant le ciel que mes copines ne s'aperçoivent pas que je pouvais souffrir.

La clientèle était très fermée, et il fallait être initié pour oser franchir la lourde porte percée d'un judas, qui donnait accès à une grande salle sans fenêtres, sombrement éclairée. À ma connaissance, aucun être de plus de trente ans n'y était jamais entré. Mais nous tolérions une exception.

Il s'agissait d'une originale, ayant de longs cheveux blancs, traînant dans son dos. Elle habitait une chambre, plus bas près du fleuve, et se promenait toute la journée dans les rues du quartier, en compagnie d'un ouistiti, qu'elle gardait dans son manteau. Vers cinq heures, tous les soirs, elle s'introduisait dans notre antre, s'asseyait toujours à la même table isolée, et sortait en tremblant quelques dollars de sa poche. Elle commandait un café, et sortait une flasque, à laquelle elle buvait en renversant la tête et en roulant des yeux hagards, laissant dégouliner le liquide sur son menton, sans prendre la peine de l'essuyer. Cette femme me fascinait. Pendant que mes copains arrivaient les uns après les autres, et que la salle peu à peu s'enfumait, je la regardais sans me lasser, à la dérobée, en faisant mon service.

De l'angle où je la voyais, son profil était noble, son nez aquilin, son front large et fier. Elle était Française, arrivée ici avant la deuxième guerre. On la disait poète, je la croyais plutôt sorcière. Car lorsque vous la regardiez en face, son visage qui, de profil, était empreint d'une certaine beauté, se révélait brusquement hideux. Une lugubre balafre blanche rayait complètement sa joue droite, allant de l'œil jusqu'à la lèvre supérieure, qu'on aurait dit mal cousue et qui, lorsqu'elle s'étirait pour sourire, se tordait en un inquiétant rictus, mais qui, lorsqu'elle était au repos, faisait un peu l'effet d'un bec-de-lièvre. Autour de cette cicatrice, la peau était luisante et sans pores, parcourue de veinules rouge vin, et mince comme du papier pelure. Le creux de la joue était particulièrement repoussant, comme un cratère, car cette femme était d'une maigreur inhumaine. Au pourtour de la bouche, la peau était creusée de centaines de sillons, comme des rayons ravinés autour d'un orifice. La paupière droite avait sans doute aussi été atteinte lors de l'accident qui avait laissé ces horribles traces, et elle retombait lourdement sur un œil mort, dont la fixité déroutait. L'autre côté de la figure, par contraste, apparaissait comme un tragique envers. Les traits étaient fins, le regard noir et intelligent, la peau translucide et rosée malgré l'âge, que je croyais à cette époque très grand, alors que cette femme ne devait avoir, en y repensant, qu'une cinquantaine d'années, comme moi maintenant.

Quoi qu'il en soit, je m'étais habituée à cette présence féminine, et presque amicale. Le contraste frappant qu'offrait cette figure, l'énigme

qu'elle présentait, occupaient mon esprit durant le service. J'étais seule et je travaillais fort. On m'interpellait volontiers, je l'ai déjà dit, d'une façon offensante que cependant, je ne sais par quel sophisme, ces messieurs m'avaient amenée à considérer comme leur manière de rendre hommage à ma beauté. Avec le temps, la nervosité de mon amant s'était accrue, peut-être sous l'effet des rhytelines qu'il se procurait quelque part sur la rive Sud, et qu'il revendait sous la table. Pour assouvir sa colère rentrée, je ne suffisais plus. Il aimait me partager dans son lit avec ses amis, débardeurs, syndicalistes aigris par la vie. J'avais depuis longtemps cessé de m'offusquer qu'on me mette la main aux fesses, ou qu'on m'embrasse à bouche-que-veux-tu en me farfouillant, lorsque cette femme me convoqua à sa table.

Elle était ce jour-là arrivée plus tôt que d'habitude au café, sachant qu'à cette heure je serais seule, et disposée à l'écouter. Elle me fit asseoir, prit mes mains dans les siennes, dont la peau était squameuse et froide, et me confia, en tremblant, comment lui étaient arrivées les blessures qui la défiguraient si tristement.

Le jour de mes vingt ans, raconta donc cette femme à ma mère, je quittai mon village et montai à Paris pour écrire. Je louai une chambre de bonne sur la rive gauche et, grâce à ma grande beauté, je parvins bientôt à partager l'intimité d'un peintre, originaire de l'Artois. Cet homme était un orphelin qui avait une histoire si triste que je me demandai longtemps, et que je me demande encore, si elle lui était bien arrivée, ou s'il l'avait inventée pour m'attendrir. Il avait perdu une jambe et un œil dans les tranchées en 14, et portait un bandeau noir, qui me séduisait. Pour lui, la beauté était le symbole et l'apanage des riches et des bourgeois, et il fallait la détruire. Je lui servais de modèle pour des toiles plutôt médiocres, où j'apparaissais en victime de divers supplices, lacérée, écartelée, exsangue, sinon dans mon linceul. Il vendait ensuite ces tableaux sur les quais, à des hommes de sa connaissance.

Ce peintre était d'une intelligence remarquable, et son ascendant sur moi était très grand. Nous vivions pauvrement, et sa seule distraction était, je le dis crûment, de me prendre, ce qu'il faisait entre deux séances de pose, à la sauvette, en ricanant. Bientôt l'amour normal ne suffit plus à stimuler son art, et il me demanda des choses moins convenues, toujours destinées à m'enlaidir, soit dans ma pose, soit autrement, car la beauté, disait-il, est un mensonge. J'avais depuis longtemps cessé de me demander ce qui me plaisait et ce qui ne me plaisait pas. Je me vantais, de concert avec lui, de notre grande liberté de mœurs, et des limites peu communes

où nous tenions nos vies. Empathique à sa douleur et à ses plaisirs, je ne me posais jamais de question sur leur légitimité, car je l'admirais et je croyais en sa philosophie.

Par souci de vérité, il me demanda bientôt de me laisser réellement tuméfier. Il devint, à partir de ce moment, un virtuose des bleus, jaunes et mauves de l'épiderme, miniaturiste des plissements de la peau, artisan minutieux de tatouages et de maquillages qu'il reproduisait, avec une patience infinie, sur son chevalet. Plus j'étais enlaidie, plus sa jouissance était rapide et durable. Il ne dédaignait pas de la prolonger en me frappant ou en m'infligeant d'autres sévices, non pas pour me faire souffrir mais pour, disait-il, venir à bout de ma beauté. Être ainsi traitée, même par un homme qui vous honore, n'est pas agréable, et ce qu'il me faisait avant de me peindre ou de me faire jouir ne me plaisait pas. Mais j'avais depuis longtemps cessé de tenir compte de mes goûts et, envoûtée par cet homme plus âgé, plus expérimenté, et plus habile parleur que moi, j'étais à ce point entrée dans mon rôle, que je croyais fermement que j'aurais un jour ma place dans les musées.

Je vécus ainsi presque deux ans. Le temps s'écoulait lentement mais la violence de mon amant, elle, augmentait rapidement, peut-être à cause du vin rouge dont il ne pouvait plus se passer. Plus je m'enlaidirais, disait-il, plus ses toiles seraient inoubliables. Plus il me massacrait, plus il me disait qu'il m'aimait. Et plus je m'attachais, maladivement, à lui.

La vieille femme édentée se leva alors, releva la jupe et me pria silencieusement de regarder, sur son ventre, un tatouage scabreux datant de cette époque. Elle acheva ensuite son récit, comme à regret, avec une grande lassitude.

Un jour que j'achetais, rue de Seine, des sardines pour le dîner, la poissonnière, que je connaissais bien, me tendit un miroir et me demanda qui m'avait frappée au visage, continua-t-elle d'une voix blanche. M'entraînant dans l'arrière-boutique, elle me confia qu'à vingt ans, elle avait aussi aimé un homme qui la rudoyait, et qu'une cousine, qui avait connu semblable passion, lui avait permis de se rendre compte que la vie peut offrir autre chose. La commerçante m'offrit alors le gîte, et, je ne sais trop pourquoi, j'acceptai.

Mon amant fut outré de ma désertion. Il eut tôt fait de me repérer, et de s'introduire chez la poissonnière en son absence, accompagné d'un homme en uniforme. Il me bâillonna et, avec un rasoir, il m'infligea la coupure dont vous voyez la trace. Puis il ordonna à son acolyte de m'enfoncer l'orbite avec son gant de boxeur. Il m'abandonnèrent ainsi,

exsangue, sur le plancher où la poissonnière me retrouva, sans connaissance. Le lendemain, à l'Hôtel-Dieu, où l'on me rafistola grossièrement, j'appris que mon amant s'était jeté dans la Seine.

Un vrai mélo, conclut-elle en éclatant d'un rire si troublant que je pris mes jambes à mon cou, m'enfuis du café en laissant la caisse et la porte ouvertes, retournai chez mes parents, ce qui m'amena plus tard à renouer avec ton père, que je connaissais depuis toujours et que j'épousai, pour bientôt donner naissance à une petite fille qui était toi, qui as maintenant vingt ans...

La vie étant ce qu'elle est, cette histoire est la seule confidence que me fit jamais ma mère. Je voulus longtemps m'en moquer. Elle me resta tout de même gravée dans la mémoire. Quand j'eus décidé que je n'aurais jamais de fille, je tentai de la consigner, le plus succinctement possible, par écrit, pour en débarrasser à tout jamais mon esprit.

Monique LaRue, née à Montréal en 1948, enseigne la littérature au cégep Édouard-Montpetit depuis plus de dix ans. Sa dramatique radiophonique, *L'Enregistrement*, gagne le premier prix de Radio-Canada en 1984. Elle a publié deux romans: *La Cohorte fictive*, en 1979, et *Les Faux Fuyants*, en 1982, et a collaboré à des ouvrages collectifs: *Plages*, en 1986, et *L'Aventure, la mésaventure*, en 1987. Elle s'apprête à publier un troisième roman, *Copie conforme*, ainsi qu'un ouvrage de référence intitulé *Promenades littéraires dans Montréal*.

À PARAÎTRE / AUTOMNE 1988

Diable d'espoir

L'Assassin de l'intérieur

d'Anne Dandurand

Collection «L'ÈRE NOUVELLE»

XYZ ÉDITEUR